



Lettre no 3 - Tamatave, juin 2019

Bonjour à toutes, bonjour à tous,

Me voilà arrivée à la fin de mon séjour à Madagascar, il me reste néanmoins un mois avant de repartir pour la Suisse. Il s'agit de la dernière lettre de nouvelles que vous recevrez de ma part, je vais essayer d'englober un maximum de sujets et d'impressions à vous faire partager. Ce ne sera pas tâche facile, car je peine déjà à mettre des mots pour moi-même sur tout ce qui peut bien se passer dans ma tête à cet instant. Je pense qu'il me faudra du recul, après mon retour en Suisse, afin d'avoir une certaine construction et réflexion dans mes propos. Je vous invite, sans attendre, à m'accompagner quelque mois plus tôt, en avril.

Vacances bien méritées

Les vacances d'avril ont tardé à pointer le bout de leur nez. Effectivement, à l'école, nous n'avions pas eu de congé depuis les fêtes de Noël. Ce qui correspondait à un enchaînement de quatorze semaines de cours. Et pas n'importe quelles semaines... mais les plus intenses de toute l'année. Quatorze semaines sous 37 degrés, avec un taux d'humidité s'approchant de 80%. Mes collègues tombaient malades comme des mouches et tout le monde se plaignait de la chaleur en affirmant qu'il faisait plus chaud d'années en années. Les élèves, et moi-même, arrivions en classe avec des boutons de chaleur recouvrant nos minois et transpirants dès les premières heures de soleil. Je n'étais clairement pas la seule à souffrir de la température.

En deux mots, lorsque sont arrivées les vacances de Pâques, j'étais à ramasser à la petite cuillère, physiquement et mentalement. Il était évident que je n'allais pas attendre les bras croisés que la température à Tamatave descende. J'avais décidé de partir dans les hautes terres, histoire de découvrir un peu le pays et de trouver de la fraîcheur. Une vieille amie suisse, Sarah, m'a rejointe pour partir à l'aventure durant ces deux semaines. Nos retrouvailles se sont faites à Antananarivo, la capitale, où nous avons pu visiter le palais de la reine, la vieille ville et, surtout, nous poser dans un café pour nous raconter toutes nos belles histoires.

Le voyage a commencé à Fianarantsoa, avec la visite de la ville, puis nous avons pris le train pour Manakara. Ce trajet est un des must touristiques à Madagascar. Nous sommes transporté-e-s sur 160 kilomètres, à travers les champs, les rizières, les villages et les collines. Aucune route ne passe par là, et le train est le seul moyen pour acheminer la marchan-

dise d'un village à un autre. Il y a 19 gares, dont certaines qui demandent un temps d'arrêt plus ou moins conséquent. En somme, le train ne transporte pas uniquement des passager-e-s, mais principalement de la marchandise. Il parcourt la distance de Fianarantsoa à Manakara en huit heures, si tout va bien. Pas de chance pour nous, qui avons dû patienter un peu plus, puisque nous avons mis dix-huit heures. Et pourtant, si c'était à refaire pour la première fois, je n'hésiterais pas. Nous en avons eu plein la vue avec des paysages renversants, et chaque arrêt était synonyme de pause gourmande. Nous qui avons eu peur d'avoir faim... Les vendeur-euse-s se précipitaient aux fenêtres du wagon pour nous rassasier des spécialités de leur village : beignets, fruits, gâteaux, cacahuètes, etc. Quel plaisir !



Trajet Fianarantsoa-Manakara dans un wagon suisse.

Notre périple a continué en direction du village de Ranohira, où nous avons séjourné quelques jours afin de profiter du parc national de l'Isalo. A Madagascar, il y a plusieurs parcs nationaux qui nécessitent de déboursier une jolie somme, lorsque nous sommes étranger-e-s. Que vous soyez résident-e-s ou non ne change rien, les tarifs restent les mêmes, vous êtes blancs, point final. Vous devez donc faire le poing dans la poche et accepter de payer trente fois plus que le tarif d'entrée pour les locaux.

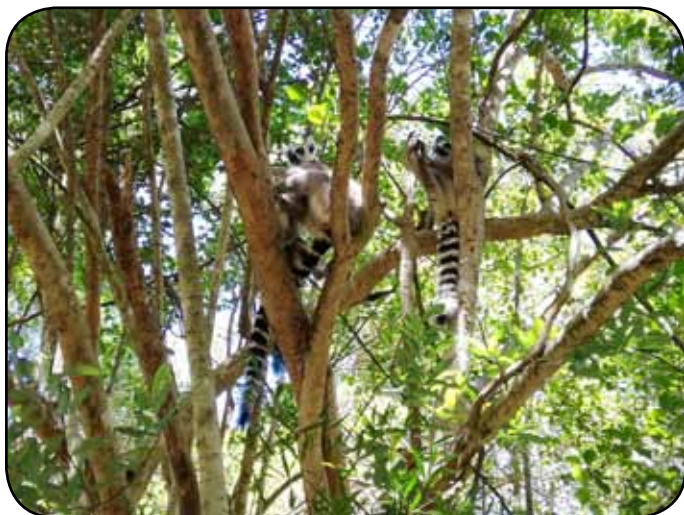
La visite valait la peine, nous avons pris un guide, obligatoirement, qui nous a emmenées faire une randonnée de cinq heures, où nous avons pu admirer des paysages complètement différents de ceux de la côte est. Le massif de l'Isalo est également très varié. On peut y trouver des paysages rocheux, ressemblants à ceux du far west, de couleur ocre, des canyons tropicaux avec des cascades dans des grottes. C'est magnifique.

Malgré tous les efforts de notre guide pour nous intéresser à ces belles étendues, nous n'avions qu'une hâte... voir



Parc national de l'Isalo.

des makis catta. Ces lémuriens sont reconnaissables à leur fameuse queue rayée de noir et blanc. Une fois devant eux, nous sommes restées ébahies, longtemps. Jusqu'à ce que notre guide nous dise qu'il serait bien de rentrer.



Makis catta.

Les vacances arrivaient à leur fin et il nous a fallu rentrer en direction de la capitale. Comme pour le reste du voyage, nous avons voyagé en taxi-brousse. Ce dernier partait de Tuléar à 8 heures et passait par Ranohira à 11 heures. Nous sommes donc montées à son bord et nous sommes installées pour les 10 heures de route que nous avons devant nous. Evidemment, malgré les recommandations de ne pas voyager de nuit, nous n'avions pas le choix et il a fallu faire une partie du trajet dans la pénombre. Notre voisine de siège nous a informées que nous allions passer une zone dangereuse, à cause des dahalo, les voleurs de zébus, armés jusqu'aux dents, qui stoppent les véhicules en mettant des pierres en travers de la route. Blêmes, nous avons constaté que le chauffeur s'était arrêté afin d'attendre d'autres taxi-brousse pour faire une caravane. Un militaire, armé, est entré dans un véhicule devant nous. Après trente minutes d'attente, nous sommes repartis entourés d'une quarantaine d'autres taxis-brousse. Fort heureusement, la fin du voyage s'est déroulée sans encombre et nous avons pu rejoindre Antananarivo pour que Sarah retourne en Suisse et que je puisse sauter dans un autre taxi-brousse pour les huit heures qu'il me restait à faire jusqu'à Tamatave.

Journées FJKM

Voyager dans Madagascar demande du temps, beaucoup de temps. Les trajets sont longs, épuisants. A moins que vous puissiez déboursier de l'argent pour prendre l'avion, qui coûte très cher, vous devez vous contenter des taxis-brousse, faute de trains. Et les routes sont dans un état tel qu'elles ne permettent, parfois, pas de dépasser les 30 km/heure. C'est pour cela que participer aux journées FJKM a demandé de l'organisation aux écoles de Tamatave.

Le concept est simple, il s'agit de trois jours de festivités réunissant les écoles FJKM de Madagascar qui souhaitent y participer. Au programme, plusieurs cultes, des spectacles de danse, des compétitions sportives, des repas en commun, des chants. L'événement se déroule une fois par année et permet aux différentes écoles de se retrouver dans une ville différente à chaque fois. Cette année, il s'agissait de la petite ville de Tsiroanomandidy. Les lycées de Thomas Bevan, David Jones et Salazamay, trois écoles dans lesquelles je travaille, s'y sont inscrits. Je savais qu'Alexis (un autre envoyé de DM-échange et mission), avec ses collègues, y participait également. C'était donc un plaisir de pouvoir tou-te-s nous retrouver au même endroit et de pouvoir repartager toutes nos aventures. En commençant par celle qui nous a menés là-bas. Quelle épopée !

Nous sommes parti-e-s avec deux minibus depuis Tamatave. Avant de quitter l'enceinte de l'école, les collègues ont fait une prière collective afin que nous arrivions sains et saufs à notre destination. Quant à moi, je vérifiais que notre chauffeur ait les yeux bien ouverts et lui demandais s'il avait bien dormi la nuit précédente. Car le trajet allait être long. Nous allions entamer un voyage de douze heures. Passé Antananarivo, à 2 heures du matin, le chauffeur s'est arrêté dans un petit village pour garer le bus et nous avons dormi deux heures de temps sur nos sièges, car il était dangereux d'arriver de nuit à Tsiroanomandidy. Encore la semaine précédente, des policiers avaient retrouvé des armes à feu chez des habitant-e-s et le taux de vandalisme y est assez élevé.

Nous sommes arrivé-e-s à destination à 7 heures du matin. Et nous avons une heure pour nous rafraîchir un peu avant de nous rendre au culte d'envoi des festivités. Ni une, ni deux, nous avons investi une salle de classe avec les matelas, et les sacs de voyage. Tout le monde s'est emparé d'un seau, pour le remplir à la pompe, et s'est enroulé dans son lambahoany (tissu utilisé comme un paréo) pour aller se laver à côté des toilettes de l'école.

Propres comme des sous neufs, nous avons rejoint tout le monde au stade pour le culte. La fatigue était déjà au rendez-vous. Heureusement que la cérémonie se passait à l'extérieur et que nous avons pu mettre des lunettes de soleil. Surtout que cette dernière, comme toute cérémonie digne de ce nom à Madagascar, a duré environ quatre heures. Toutes les personnes importantes et haut placées des écoles FJKM étaient présentes, et chacune y est allée de son petit discours. En malagasy, les prises de parole en public s'appellent des kabary. C'est tout un art. Il faut commencer par demander pardon à chacun-e de prendre la parole, puis remercier

les gens les un-e-s après les autres, etc. La hiérarchie et le statut, à Madagascar, sont très importants, surtout dans la religion.

Ces trois jours étaient un agréable moment, nous avons même pu faire une équipe de volley avec tous les envoyé-e-s, suisses et français. Et nous avons gagné une belle médaille, que j'ai dû, sur forte demande de mon proviseur, exhiber fièrement devant toute l'école le lundi suivant, lors de la montée du drapeau. De beaux souvenirs, encore une fois, et de merveilleux moments de partage.



Trajet du retour avec nos belles médailles, et le proviseur de Thomas Bevan, fier, au milieu.

Boulot, tuk-tuk, dodo

Les journées se sont suivies, en se ressemblant plus ou moins. En somme, au bout de six mois de travail et de vie à Tamatave, une certaine routine s'est mise en place. J'ai commencé à me sentir plus à l'aise dans mes préparations de cours, surtout vis-à-vis des attentes de mes collègues. Nous avons donc commencé à passer de meilleurs moments, puisque nous commençons à nous connaître aussi davantage. Un lien s'est construit également avec les élèves, il a mis du temps à se former. Mais, même en ne les voyant que trente minutes par semaine, nous avons réussi à apprécier de travailler ensemble et j'ai appris à les connaître un peu mieux en les questionnant chaque fois sur leurs activités du week-end.

Avec les collègues, je suis partie sur des activités les mettant vraiment en pratique, lors du renforcement des professeur-e-s. Le but étant de les faire s'exprimer en français. Au début, je préparais des cours très formels, sur des sujets de grammaire, de conjugaison, mais aussi de vocabulaire. Mais c'était ennuyant et j'avais l'impression de les aborder comme des élèves de primaire. J'ai donc repensé le renforcement du français en passant par d'autres activités, histoire de dynamiser les groupes de professeur-e-s lors de ces moments passés ensemble. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à étudier des

recettes de cuisine et à les réaliser réellement ensemble. Notamment, celle du gaspacho (soupe froide espagnole). C'était aussi l'occasion de leur faire découvrir une nouvelle spécialité culinaire qu'ils pouvaient refaire sans soucis à la maison. Je leur ai montré aussi le concept des dictées dessinées. Mais également des brico-



Bricolages de Pâques avec les enseignantes de Betlehema.

Maro

Lors de l'écriture de la deuxième lettre de nouvelles, j'étais dans un état d'esprit plutôt négatif à propos de Madagascar. La chaleur n'aidant pas, tout m'énervait, et je ne parvenais pas à voir toutes les belles choses mises en place dans ce pays.

Par ce dernier encadré, je voudrais y parer en vous présentant une plateforme de collaboration mise en place par des jeunes à Antananarivo, que j'ai découverte lors de ma dernière visite à la capitale. C'en est une parmi tant d'autres, mais celle-ci m'a particulièrement plu, notamment car elle touche à l'artisanat.

Des jeunes, passionné-e-s par la vannerie, le cuir, le bois, la décoration, ont mis en place une structure pour soutenir les jeunes artistes et artisan-e-s de disciplines diverses. Le nom de la plateforme Maro signifie beaucoup en malagasy. Ils aident notamment des jeunes issu-e-s de milieux défavorisés et/ou sans emploi en les initiant à l'artisanat qu'ils produisent, comme la maroquinerie, ferronnerie, etc.

Lorsque je me suis rendue dans leur atelier, le responsable m'a fait une petite visite en m'expliquant qu'ils travaillaient actuellement avec l'association Grandir Dignement pour la réinsertion des jeunes en prison. Ils ont vraiment un talent fou, et peuvent produire selon les envies des client-e-s. Il suffit de leur envoyer une image de ce qu'on souhaiterait faire et qu'on choisisse la couleur du cuir. Ils prennent ensuite toutes les mesures nécessaires et s'exécutent en quelques jours, voire semaines. De véritables magicien-ne-s.



Un des artisan-e-s au travail.

lages pour la fête des mères, Pâques, etc. Le plus rigolo a été un pliage en papier en forme de robe. Nous avons fait des équipes de deux, avec l'un-e qui devait expliquer chaque étape de pliage à l'autre, en faisant des aller-retour jusqu'au mode d'emploi. Le premier duo à avoir terminé avait gagné.

L'atelier de théâtre a aussi continué son petit bonhomme de chemin. C'est par contre difficile de maintenir une rigueur dans le travail, puisque beaucoup de cours ont sauté avec les examens, jours fériés, vacances, journées FJKM. Nous tentons de faire au mieux, mais savons très bien que ce ne sera pas du grand art. Le principal est que les élèves participants aient eu du plaisir et qu'ils aient pu tester une nouvelle activité, et aussi, qu'ils aient pu s'exprimer en français. A l'heure actuelle, nous avons terminé de travailler la mise en scène de l'acte I et avons commencé celle de l'acte II. Notre objectif est de présenter la pièce lors de la fête des écoles, le 16 juin prochain. Je ne sais pas encore le résultat que nous allons obtenir, mais nos comédien-ne-s ont l'air plutôt enjoués, c'est plutôt motivant.

Veloma Madagasikara (au revoir Madagascar)

Comme je vous l'ai annoncé dans l'introduction, il sera bientôt temps pour moi de faire mes adieux à Madagascar. Ce sera des adieux sur la durée, car ils commencent dès demain pour mon dernier lundi de travail. Je vais déjà devoir dire au revoir à certaines classes de primaire, celles de Thomas Bevan et de Salazamay.

Puis, la semaine prochaine, je quitterai les primaires de David Jones. Le 16 juin, je ferai mon discours officiel de départ à la fête des écoles et la semaine du 17 au 20 juin je quitterai la classe de seconde de Thomas Bevan et les enseignantes de Betlehema.

Penser aux adieux est assez triste et me rend déjà nostalgique par rapport aux belles rencontres que j'ai pu faire et aux endroits que j'ai fréquentés dans la ville. Cependant, de jolis moments restent encore à vivre. Notamment, la fête de l'indépendance, fête nationale de Madagascar, qui aura lieu le 26 juin. Et surtout, la venue de ma maman, le 21 juin. Elle vient me rejoindre à Tamatave pour découvrir ce qu'aura été mon quotidien ici et rencontrer les personnes qui m'ont entourée pendant ces neuf mois. Nous repartirons ensemble pour la Suisse, le 1^{er} juillet.



Des petites bouilles qui vont me manquer.

C'est certain que quitter les ami-e-s que je me suis fait à Madagascar va être émouvant, mais je pense aussi à toutes celles et tous ceux que je vais retrouver et ça me remplit de joie. Surtout que des heureux événements se sont produits ou vont se produire dans les mois à venir. Une de mes meilleures amies est devenue maman, deux autres se sont fiancés, tandis qu'une autre va se marier en septembre.

Lors d'un long séjour à l'étranger, nous vivons tellement de choses intensément que nous avons, parfois, l'impression, en rentrant en Suisse, que rien n'a changé et que nous sommes dans un autre espace-temps par rapport à notre entourage. Mais ce ne sera pas le cas cette fois, la vie y a bel et bien continué. Un nouveau chapitre aura commencé pour tout le monde.

Il me tarde donc de rejoindre mes proches et de recommencer mon travail en tant que titulaire d'une classe de 7H, avec dans la tête plein de souvenirs à partager.

T. Schaller

La suite ?

Tania Schaller a terminé son engagement à Madagascar mais DM-échange et mission y poursuit ses activités. Pour plus d'informations sur les projets et envoyé-e-s : www.dmr.ch/madagascar.
Merci de continuer à nous soutenir : votre aide est précieuse (CCP 10-700-2, projet no 148.7141).

Une animation ?

Tania est à disposition pour une conférence, un témoignage ou toute autre animation. Pour l'inviter, n'hésitez pas à nous contacter à animation@dmr.ch ou au 021 643 73 99.